ira à la revue de Kalisch. On dit, au contraire, que vers le 24 août, anniversaire de la naissance du roi, tous les membres de la famille royale seront réunis ici. Cependant, il est probable que plus tard le prince d'Orange assistera encore aux manœuvres de Kalisch. »

« Francfort, le 18 juillet.

» Il paraît régner en Hollande un certain malaise; la plupart des lettres se plaignent de la suspension des affaires, et l'attribuent à la fausse position du cabinet de La Haye, vis-à-vis de celui de Bruxelles. On espere en Hollande que lors de l'entrevue des monarques à Tœplitz, il sera pris des arrangemens sur la question territoriale du Luxembourg. »

— Le *Correspondant de Hambourg* contient un article daté de l'Elbe Supérieure, le 13 juillet, dans lequel, après avoir rapporté ce qu'a dit le *Journal des débats*, sur la prochaine reconnaissance de don Carlos par l'Autriche, on ajoute :

« Nous venons de recevoir de Berlin, concernant les affaires d'Espagne, des remarques semblables, et il paraît plus que probable que le gouvernement russe agit en cette circonstance de commun accord avec les cabinets de Berlin et de Vienne. Ceux-ci et d'autres motifs nous font supposer que, aussitôt que don Carlos sera maître de quelque ville ou place forte, l'on ne manquera pas de venir au secours de sa cause par une reconnaissance factice, ce qui aura pour lui sans doute des résultats plus importans que ne le sera pour la cause de la reine l'assistance de ceux qu'on recrute en ce moment en Angleterre et en France. »

— Un journal français contient un article de Francfort, le 16 juillet, où l'on soutient que les questions qui s'agiteront a Tœplitz, n'amèneront aucun changement dans l'état actuel de l'Europe. La paix profonde, dit-on, dont on jouit est dans les vœux de tous les souverains sans exception; et ces vœux sont fondés sur des besoins réels. L'Autriche veut donner à son nouveau souverain le tems de combattre avec prudence et sagesse, les velléités d'opposition de la Transylvanie, que des influences extérieures pourraient empêcher de se calmer; la Prusse la veut, parce qu'en dépit même des dispositions de quelques personnages élevés, l'expérience du roi et l'opinion de la masse éclairée ne voient que dans la paix un dénouement favorable à l'essor de l'industrie, à la situation des finances et au système des douanes, si laborieusement préparé. Enfin, les esprits les plus distingués de notre diplomatie, prennent en pitié certaines alarmes de bourse, telles que celles qu'a occasionnées dernièrement le refus du passage de la mer Noire. Leur idée est, que la Russie ne fera jamais dans l'Est que développer une influence parallèle à celle de la France dans l'Ouest.

VARIÉTÉS.

GUILLAUME Ier, ROI DE HOLLANDE.

(*Suite du n° 59.*)

C'était là un de ces moyens aussi adroits que violens, la France confondait la cause d'un gouvernement qu'elle voulait perdre, avec celle d'une nation qu'elle se proposait d'exploiter. La convention nationale, tout en décrétant la guerre contre le stathouder Guillaume V, protestait habilement de la plus grande considération pour la république batave. Le gant jeté, Dumourier court en avant. Il se précipite sur les pays de la généralité ! Bréda, Geertruidenberg, le Klundert tombent d'abord sous ses coups. Le 2 mars le prince Guillaume était cependant déjà de retour à La Haye, il avait rejoint son frère Frédéric près de Gorcum. Dumouriez fut battu à Neerwinde, près de Tirlemont. Les troupes françaises rendent alors les villes qu'elles ont prises, le territoire est délivré Il faut voir comment les historiens les moins suspects (nous devons citer entr'autres M. Thiers, qu'a coup sûr on n'accusera pas d'être à la solde de la Hollande ou de la maison de Nassau) parlent de ces faits d'armes, dont Guillaume, prince héréditaire d'Orange, et son frères furent les héros. Guillaume, pour sa première campagne, repousse, le 16 juin, avec 40,000 soldats les 80,000 hommes de l'armée de Jourdan, qui avaient été mal engagés. Ses succès, notamment celui de Landrecies, sont d'autant plus remarqués que le prince Eugène s'était vu contraint de lever ce siège.

Nous ne le suivrons point dans les diverses campagnes contre Carnot et Pichegru; il essuie ces revers sans perdre courage, il combat avec la résolution d'un Hollandais, et sans jamais désespérer de sa cause, complétant les garnisons, prenant les mesures pour inonder les approches des places, résigné à tout depuis la retraite de Cobourg. Le 17 janvier, les Français sont à Utrecht, voilà le tocsin qui sonne à toutes les tours d'Amsterdam ! C'est à Schéveningue, le 19 janvier, que Guillaume Ier s'embarque avec Guillaume V et sa famille. Hélas ! quelques années avant cette catastrophe, les princes d'une autres maison quittaient la France, se confiant à Dieu avec la foi des Stuarts ! A présent, c'était le tour des autres rois, de cette autre maison qui avait un instant fait reculer Louis XIV ! Guillaume fait donc voile pour l'Angleterre, il débarque au port d'Yarmouth et d'Harwich. Il voit Hampton'Court, ce château de briques, entouré de grandes pelouses, ce château dont toutes les galeries ont des Vandyck ! C'est dans cette résidence assignée à la famille du stathouder refugié, que se promènent ces silencieux jeunes hommes, ces deux princes studieux comme des *burschen* allemands. L'éducation de ses fils est surtout l'objet des soins de Guillaume, il leur choisit lui-même un précepteur et préside à leurs travaux. Mais voici peut-être l'époque la plus attachante d'émotions que présente sa vie ! Le traité de Luneville lui donnait le droit de faire valoir ses réclamations près de la France, il arrive à Paris même, il arrive inconnu, obscur, sous le nom du comte de *Dietz*. Ceux qui se rappellent ce que Paris était alors, la capitale de la république, une ville dorée et remise à neuf avec des effigies de sénateurs romains et de généraux, une ville sanglante de la veille, et cependant toute fastueuse, dans laquelle ce jeune homme vient faire son apprentissage de roi, doivent trembler déjà pour le comte de Dietz ! Il arrive comme un humble pétitionnaire, sans guide, sans précautions, il est presenté le 6 ventose an X au premier consul. Son père, Guillaume V, avait écrit dès long-tems au chef de la république française, pour l'engager a travailler lui-même au bonheur des anciennes Provinces-Unies. C'était bien la une lettre de Hollandais ! Ce stathouder, chassé de chez lui, méconnue des siens, malheureux, qui recommande sa patrie ingrate comme une famille, avec une bonté, une sollicitude de père ! Ceci dut bien surprendre Napoléon, ces vertus et cette abnegation sentaient la Hollande ! Quoi qu'il en soit, il reçut le prince fort bien. Guillaume, paisible comte de Dietz, est reçu partout, mais partout aussi il porte au cœur sa tristesse, il rêve a son père, à son pays, dont il est exilé ! Pendant son rapide séjour à Paris, il assiste d'aventure a une representation d'*Esther*, donnée par les pensionnaires devant le premier consul. Dès les premiers vers, le comte de Dietz est triste. Ce n'est pas qu'il songe à cet ancien St.-Cyr, où se projette encore l'ombre de Louis XIV et de madame de Maintenon, à ce St. Cyr parfumé d'ombrages, de musique et de voiles blancs, où Marie-Antoinette vint aussi s'asseoir hier. Non, mais devant le comte hollandais, le comte de Dietz, étranger, qui se sent mal à l'aise au milieu de cette cour de parvenus, le chœur suave des jeunes compagnes d'Esther achève sa longue mélodie de plaintes,

O rives du Jourdain, ô champs aimés des cieux,
Sacrés monts, fertiles vallées,
Du doux pays de nos ayeux,
Serons-nous toujours exilées?

Les larmes que verse alors le comte de Dietz sont remarquées, elles témoignent assez de ses regrets loin de sa patrie! Guillaume s'est attendri comme un enfant à cette musique de l'ame, à ses souvenirs touchans et doux ! Il n'en reprendra pas moins sa vie de prince, sa vie si dure, laborieuse, la possession de ses nouveaux états n'étant plus contestée; il choisit Fulde pour sa résidence, il a pour conseiller Von Arnoldi, aux mémoires duquel nous renvoyons ceux qui douteraient déjà de ses laborieux efforts d'administration. Un nouveau revers de fortune lui est destiné, les princes de Nassau Usingen et Weilbourg, et le futur roi de Naples, Murat se sont partagé déjà les anciennes terres de Nassau. Le décret de Napoléon le déclare déchu, le maréchal Mortier entre à Fulde le 26 octobre, au nom de *son* empereur. C'était peu qu'on eût dépouillé le prince de tous ses états; il fut résolu qu'on le priverait aussi, *malgré les traités*, de ses propriétés particulières. Ce fut Murat, devenu duc de Berg, qui mit le premier la main sur ses biens; Frédéric, roi de Wurtemberg, suivit l'exemple de Murat. Les Français etaient à Berlin, le prince d'Orange quittait cette capitale pour chercher asile en Poméranie. Guillaume demeura, depuis la fin de décembre 1807, privé de toutes communications avec sa famille et ses amis. La guerre de 1809, entre la France et l'Autriche, lui rendit quelque espérance. Retiré à Berlin, il y vivait en simple particulier, quand les nouvelles révolutions, qui suivirent l'avènement de Napoléon au trône de France, imposèrent le roi Louis, son frère, à la Hollande.

Quelque violent que fut ce fait et cet accroissement de territoire, notre impartialité nous fait d'avance la loi de rappeler, en passant, les efforts généreux du roi Louis pour l'adoucir. Napoléon opprimait tout le commerce du continent, Louis raviva celui de la Hollande; Napoléon ne souffrait pas que l'on gouvernât autrement que par lui et que pour lui, Louis prétendit gouverner seul et pour son peuple. Personne n'ignore qu'on l'appelait, à Paris même, le *fraudeur* de la Hollande. Il ouvrait ses ports, malgré les décrets de Berlin et de Milan; il menaçait même d'appeler l'Angleterre à son aide pour défendre ses Hollandais. Napoléon ne pouvait tolérer une désobéissance aussi ferme; la Hollande se vit bientôt incorporée à l'empire français.

Cette époque de transition préparait le retour de la famille d'O-